

# ALBERT RÉVILLE

1826-1906

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE  
PRÉSIDENT DE LA SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES  
DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES  
ANCIEN PASTEUR DES ÉGLISES WALLONNES  
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR  
CHEVALIER DU LION NÉERLANDAIS  
MEMBRE ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE HOLLANDE

---

ANGERS. — IMPRIMERIE A. BURDIN ET C<sup>ie</sup>, RUE GARNIER, 4.

---





Henri Dinar dit

Dr. Gerschel dit

**ALBERT RÉVILLE**

**IN MEMORIAM**



# DISCOURS

PRONONCÉ LE 29 OCTOBRE 1906

AUX OBSÈQUES DE M. ALBERT RÉVILLE

DANS LE TEMPLE DE L'ORATOIRE DU LOUVRE

PAR

M. LE PASTEUR J. E. ROBERTY

---

MES FRÈRES,

Nous sommes réunis dans ce temple pour rendre les derniers devoirs à notre frère, M. Albert Réville, rappelé à Dieu, à l'âge de quatre-vingts ans.

« ... Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe ; elle fleurit le matin, et le soir elle est fanée. Que personne donc ne se glorifie de rien sinon de me connaître, dit l'Éternel. Que personne ne se glorifie ni de sa jeunesse, ni de sa force, ni de son intelligence, ni de ses grands biens, ni de quoi que ce soit au monde, sinon de servir Celui qui subsiste d'âge en âge et qui veut être pour tous la délivrance et la vie. »

Voilà les premières paroles que doit inspirer aux croyants le spectacle de la mort, quand celle-ci passe dans nos familles. En dépit de la douleur et des larmes, l'austérité du devoir demeure dans son intégralité, avec tous ses caractères d'urgence et d'obligation. Oui, connaître et servir Dieu, sous les différents noms plus ou moins rationnels que les hommes

lui donnent : Idéal, Justice, Amour, Vérité, — le connaître et le servir en s'enrichissant soi-même des meilleures expériences faites par les grandes consciences qui ont éclairé l'histoire, sans que ces expériences nous dispensent jamais de l'effort personnel, n'attendent en rien à la liberté de notre pensée, nous donnent jamais le droit de nous arrêter et de nous endormir sur le terrain conquis par les devanciers, connaître et servir Dieu de cette manière, oui, voilà le devoir et la sublime mission de l'homme sur la terre.

Cette mission, il en est peu, nous semble-t-il, qui l'aient remplie avec plus de fidélité, de courage, d'optimisme chrétien, que celui que nous pleurons. Jamais il n'avait plus le sentiment de servir Dieu et la meilleure tradition de nos Eglises Réformées qu'en y défendant les droits de la conscience individuelle, la liberté scientifique et la sincérité de l'expression et de la pensée religieuses.

Je n'ai pas ici à retracer les étapes de sa vie et de son ministère pastoral à Nîmes, puis en Normandie, la terre natale de sa famille, et plus tard, dans l'Eglise Wallonne de Rotterdam, où il resta de 1851 à 1873, et où son souvenir est demeuré si vivant. Il ne me semble pas non plus que j'aie à décrire l'activité littéraire et politique à laquelle il se livra dans la suite, gardant toujours devant ses yeux le même idéal, servant nos Eglises dans l'ordre laïque, comme il l'avait fait du haut de sa chaire de pasteur. Et il m'appartient encore moins d'apprécier son enseignement au Collège de France où l'on retrouve toujours les mêmes qualités de son esprit investigateur et méthodique, sa passion pour l'histoire et sa piété intime, reposant d'aplomb sur la conscience morale... Non, je voudrais dire simplement, et sans



m'astreindre à de longs développements, les deux grands services qu'il a rendus à la piété protestante, si bien qu'aujourd'hui, dans la grande majorité de nos Eglises où la méthode libérale et l'esprit libéral ont triomphé, quelquefois d'ailleurs, comme il arrive, sous un autre nom, nous le saluons comme un de nos libérateurs, et que vendredi dernier, dans l'église de Jarnac, où étaient réunis les représentants d'une centaine d'Eglises venus de presque tous les points de l'horizon de la pensée et de la foi protestantes, quand nous apprîmes sa mort, l'assemblée entière se leva pour demander à Dieu de se tenir près de ceux qui avaient le cœur brisé et pour les assister par la présence de son Esprit.

Le premier service qu'Albert Réville a rendu à la piété protestante de langue française, soutenu d'ailleurs dans son œuvre par les écrivains de la *Revue de Strasbourg*, c'est de l'avoir délivrée, en partie du moins, du *dogme de l'autorité*. L'autorité, c'est-à-dire l'ascendant, l'influence, la puissance de produire la conviction, le fait qu'en présence de certains phénomènes de la vie intérieure qui échappent au contrôle scientifique, mais qui s'imposent à la conscience, on dit simplement, non pas « je sais », mais : « je crois, je sens, je suis convaincu »... certes, il en reconnaissait toute la valeur. Il était historien trop informé et trop bon psychologue pour ne pas savoir qu'à la base de toute expérience religieuse, se trouve l'aveu d'une puissance qui nous domine et qui nous attire, qui possède en un mot *l'autorité*. Mais le *dogme de l'autorité*, c'est-à-dire la formule ou le rite considérés comme infaillibles et surnaturels, que ce soit la tradition ou la Bible qui les institue, placés arbitrairement en dehors de l'histoire, imposés à la conscience du croyant par

des raisons étrangères à son contenu, se refusant aux dernières conséquences du libre examen, le *dogme de l'autorité*, c'est-à-dire l'autorité transportée du domaine de l'esprit où la critique ne peut l'atteindre tout entière, dans le domaine de la lettre sur lequel alors la science et la raison se précipitent avec une joie intense pour y exercer leur juste et salutaire besogne, sans laquelle l'âme humaine devient la proie des superstitions les plus basses, de la plus odieuse intolérance, s'oppose à tous les progrès et parvient même à faire prendre en horreur à quelques nobles cœurs la religion la plus noble pourtant, la plus libre, la plus progressive, la plus aimante, la plus capable d'évoluer sans cesse que le monde ait jamais vue... Ce dogme de l'autorité, voilà le lourd fardeau dont Albert Réville contribua à nous décharger les épaules, rendant ainsi à la foi toute sa spontanéité, son individualité, sa puissance morale et bienfaisante, et lui permettant de reprendre son libre essor vers l'Évangile en esprit et en vérité. Il faut lire ses études sur l'autorité de Jésus-Christ, publiées en 1857 (*Revue de Strasbourg*), dont pas une page n'a vieilli, à la pensée maîtresse desquelles il est resté fidèle toute sa vie, où la distinction que j'ai essayé de faire éclate en pleine lumière, et où l'autorité morale et religieuse du Christ est célébrée avec une merveilleuse éloquence.

Le second service, étroitement lié au premier, que nous lui devons, est d'avoir toujours distingué avec soin les lois de la connaissance scientifique et celles de la connaissance, ou si vous préférez, de l'intuition religieuse.

Albert Réville, en raison même de la nature de ses études, est apparu longtemps aux croyants comme un esprit exclusivement critique, un hérétique dont

---

il fallait fuir la compagnie, un ennemi de la foi que l'on confondait alors chez nous avec la soumission à un texte écrit comme on la confond chez nos frères catholiques avec la soumission à une institution. Mais c'est bien mal lire ses écrits et c'est méconnaître son enseignement que de voir ce seul côté de son œuvre, car il affirme cent fois que la critique historique et philosophique n'épuise pas tout le réel, qu'il reste toujours dans le phénomène religieux, après les opérations critiques les plus poussées, un élément irréductible, incoordonnable, riche en contradictions logiques, mais que seule peut saisir l'intuition religieuse, je veux dire une démarche de la volonté, ou un désir du cœur. Dites, si vous voulez, que cet élément est une illusion, mais c'est une illusion dont la valeur pratique est sans égale, une illusion qui nous fait vivre, qui nous remplit d'une espérance invincible, qui nous permet, au centre des pires catastrophes, de tenir ferme, « comme voyant Celui qui est invisible », qui nous rend possible, en dépit de nos misères morales, la communion avec celui que nous appelons le Saint et le Juste, une illusion qui nous oblige à nous associer à l'effort humain en faveur de l'évolution vers la justice, et qui nous fait mourir en paix, remettant nos pauvres vies entre les mains miséricordieuses de l'Éternel.

Songez à tout l'appareil de la critique moderne, aux efforts que tente même la physiologie pour trouver — mais en vain — jusque dans nos entrailles le secret de la piété, songez à toutes ces légendes qu'Albert Réville, armé de toutes les ressources de la science, a fait évanouir, et puis écoutez cette parole que vous trouverez à la dernière page de son *Histoire de la divinité de Jésus-Christ*, récemment revue par lui, ... écoutez : *C'est dans le*

*cœur pur de Jésus que Dieu et l'homme se sont aimés, et c'est là une couronne que nul ne lui ravira.* » Ici, ce n'est pas de la critique, ni de la science; c'est de l'intuition religieuse; c'est de la *foi*.

Voilà les deux domaines qu'Albert Réville n'a jamais confondus, et il fallait le dire à l'heure de sa mort, alors qu'il a tant souffert, durant sa vie, de l'accusation contraire provenant d'une lecture superficielle de ses écrits ou d'une audition inattentive de sa parole.

Un des premiers, il s'était fait inscrire comme membre de notre Association culturelle de l'Oratoire, témoignant par là de sa fidélité à la Réforme française et de son amour pour l'Eglise fraternelle et libre que nous essayons de servir.

Le voici maintenant recueilli auprès de ses pères, selon l'expression de l'Écriture, auprès de « Celui qui fut un refuge » pour tous les siens « d'âge en âge »... Et mes pensées s'en vont vers celle qui fut la compagne de toute sa vie, que la même foi soutient dans ce jour d'épreuve, comme elle éclaira les jours heureux, et que nous entourons tous de notre respect et de notre plus sincère affection. Mes pensées s'en vont vers vous, chers affligés, ses enfants et petits-enfants, chers amis qui remerciez Dieu de vous avoir donné un père et un allié tel que lui, vers toi, son fils premier né, mon cher compagnon d'œuvre, qui continues l'effort de ton père et recueilles de tes mains reconnaissantes ce qu'il a semé, tirant de son trésor des vérités nouvelles.

Ah! vous savez tous combien nous l'aimions, combien nous l'aimons toujours, puisque nous le savons vivant, mais vous ne savez pas tout ce que je lui dois. Il est mêlé à mes souvenirs d'enfance et de jeunesse, aux premiers pas de ma pensée vers

---

l'Évangile et la liberté. Je lui garde dans mon cœur une immense reconnaissance.

Il faut maintenant se séparer de sa forme terrestre pour jamais. Au nom de tout ce qui passe et de tout ce qui meurt, de toutes les images qui pâlissent et s'effacent dans le cours des années et dans la mémoire des humains, il faut lui dire un éternel adieu... Mais au nom de Celui que nous apprenons à nos enfants à ne nommer qu'à genoux, au nom du Père qui est dans les cieux, au nom du Christ qui a jeté dans nos cœurs sa certitude et sa paix, nous lui disons : Au revoir ! Au revoir dans ce monde de l'Esprit qui est aussi élevé au dessus de nos pensées que le ciel est élevé au dessus de la terre, sur cette terre matinale et splendide où toutes les larmes seront essuyées, et où nous demandons à Dieu d'être aussi reçus avec lui, quand les dernières victoires de la justice et de l'amour auront été remportées et que Dieu sera tout en tous.

---

